

Les nihilistes un siècle après : débats anciens, revisités dans le contexte des dernières années soviétiques

ALEXANDRE DMITRIEV

Les hommes des années 1960, en Union soviétique, étaient passés maîtres dans l'art de l'allusion – se référant à des époques anciennes pour soutenir et légitimer des positions bel et bien contemporaines¹. Cela concernait, au premier chef, leur propre généalogie, tout ce que leur avaient légué les années 1860 et leurs héritiers (y compris les membres du mouvement « La liberté du peuple » et les révolutionnaires du début du XX^e siècle). Le nihilisme – aussi bien le nihilisme « historique », « bazarovien² », que celui de l'Occident moderne – fut

1. Aleksandr Dmitriev, « Posle osvoboždenija: “Velikie reformy” i xruščëvskaja ottepel’ v perspektive rossijskoj istoričeskoj mysli » [Après la libération : « Grandes Réformes » et le Dégel de Khrouchtchev dans la perspective de la pensée historique russe], *Novoe literaturnoe obozrenie*, 6, 2016, p. 129-166 ; Olga Rozenbljum, « “Ploximi metodami ne postroiš’ xorošee obščestvo”. Diskussii o (ne)nasilii, politike i besovščine v moskovskix dissidentskix krugax 1960–1970-x godov » [« On ne construit pas une bonne société avec de mauvaises méthodes ». Discussions sur la non-violence, la politique et le démonisme dans les cercles dissidents de Moscou dans les années 1960-1970], *Novoe literaturnoe obozrenie*, 6, 2023, p. 285-300.

2. Relatif à Bazarov, le personnage central du roman *Pères et Fils* (1862) d'Ivan Tourguéniev.

alors réinterprété de fond en comble. Dans cet article, nous nous proposons donc de mettre en évidence les diverses formes d'actualisation du nihilisme (avec ou sans guillemets) à l'époque du Dégel et dans les décennies qui suivirent, tout le spectre des réactions qu'elles suscitérent et les possibilités de redéfinir l'héritage du XIX^e siècle, y compris les types d'interprétation du nihilisme qui se sont universellement répandus après la fin des années 1980. Pour introduire les démarcations qui s'imposent dans ce très vaste champ, nous dégagerons trois dimensions essentielles de la notion-clef : 1. Une dimension historique, liée aux radicaux russes apparus après les grandes réformes d'Alexandre II. 2. Une dimension philosophique où les catégories de la « négation » ou du « rien » passent au premier plan. 3. Une dimension idéologique, dictée par la destruction annoncée des hiérarchies et des valeurs existantes. Dans la période qui nous occupe – un peu plus d'un demi-siècle –, ces trois paramètres n'ont cessé d'interférer, il est bien naturel qu'ils se croisent et se superposent. Comment, pour quelles raisons, est-ce justement le nihilisme qui est redevenu actuel ?

À commencer par la situation qui fut celle du milieu des années 1950, il faut d'abord remarquer que si, après la mort de Staline, ceux qui prirent la relève des anciens nihilistes le firent en toute conscience, en revanche, pour ceux qui continuèrent la tradition de leurs critiques, Victor Askotchenski (1804-1879) ou Mikhaïl Katkov (1818-1887) et Mikhaïl De Pulet (1822-1885), les choses furent beaucoup plus compliquées. Dans le cadre d'un système soviétique « naïf », ceux qui défendaient, même par la bande, la triade ouvarovienne (orthodoxie – autocratie – esprit national) ne pouvaient avoir droit de cité au pays du « socialisme victorieux ». Ce qu'on nomme maintenant, peut-être rétrospectivement, « conservatisme soviétique », après 1953 et 1956 offrait plutôt les traits de l'orthodoxie communiste. Mais la part de l'esprit « grande puissance » dans ce conservatisme officiel ne cessait de croître. Et les principales figures de ce qu'on appelait le « parti russe », tel que le romancier Leonid Léonov ou le peintre Ilya Glazounov, tissaient également sans relâche leurs réseaux de soutien mutuel et d'activité journalistique et éditoriale, par exemple au sein des organisations d'écrivains de la RSFSR (République socialiste fédérative soviétique de Russie). Ils s'appuyaient justement sur l'héritage de Fiodor Dostoïevski ou de Fiodor Tiouttchev, vus précisément comme des

idéologues « anti-progressistes³ ». Dès la fin des années 1960, Vadim Kojinov et Piotr Palievski étaient déjà les leaders évidents du parti « russophile » en critique littéraire, dont la cible était par exemple le structuralisme (considéré comme un courant snob et « sans âme »).

Sur la revue *Novyj Mir* (Le Nouveau monde) de l'époque d'Alexandre Tvardovski, Vladimir Lakchine et Igor Vinogradov, critique alors à ses débuts mais déjà célèbre, on a suffisamment écrit, on a publié les mémoires et les journaux intimes des principaux héros. Et la filiation entre les attitudes et les principes du Dégel soviétique, d'un côté, et ceux de l'époque des grandes réformes⁴ de l'autre, était évidente aux yeux de beaucoup d'observateurs de l'époque post-stalinienne ou post-soviétique.

Dans les dernières années d'existence de sa revue, Tvardovski formulera ainsi les idées que la lecture des célèbres mémoires du « prudent » Alexandre Nikitenko (1804-1877)⁵ lui avait inspirées :

Mon Dieu, nos Ouarov, nos Benckendorff et al., d'aujourd'hui ne savent rien, n'ont rien lu sur leurs précurseurs, mais ils en reproduisent les procédés et les méthodes dans les moindres détails [...]

Indépendamment de tout cela, il était utile de les relire, non seulement pour découvrir au passage les « ressemblances » frappantes et tristes de bêtises et vilenies vieilles d'un siècle avec celles d'aujourd'hui, jusqu'au moindre détail. Mais ce qui est triste, c'est que nous, les « libéraux » d'aujourd'hui, nous sommes toujours des Nikitenko dans nos relations avec les autorités, rien à voir avec des Tchernychevski ou des Dobrolioubov, bien que pour d'autres raisons⁶.

3. A. Dmitriev « “Naš Dostoevskij” : prisvoenie kak samorazrušenie » [« Notre Dostoïevski » : l'appropriation comme auto-destruction], *Revue des études slaves*, t. 92, 3-4, 2021, p. 487-505.

4. Les réformes menées par Alexandre II en 1860-1870, dont l'abolition du servage.

5. Alexandre Vassilievitch Nikitenko, ancien serf devenu professeur à l'Université de Saint-Pétersbourg et membre de l'Académie des sciences. Ses *Notes et journal intime* [Zapiski i dnevnik] offrent une fresque unique du XIX^e siècle, mêlant observations personnelles et portraits de figures influentes : ministres, membres de la famille impériale, écrivains (Pouchkine, Herzen, Tioutchev) et intellectuels de son temps.

6. A. Tvardovskij, « Rabočie tetradi 1960-x godov » [Cahiers de travail des années 1960], *Znamja*, 5, 2004 (<https://magazines.gorky.media/znamia/2004/5/rabochie-tetradi-60-h-godov-15.html>).

Cette forme spécifique d'« invention du passé » n'était évidemment pas surgie de rien. Dans ce cadre, les études sur les années 1860-1870 menées par des critiques et des historiens de la littérature comme Sergueï Makachine, Ioulian Oksman, Boris Kozmine, Korneï Tchoukovski et etc., tous gens de l'ancienne génération, furent repensées de fond en comble. Ces auteurs étaient encore directement en prise avec la vieille tradition de l'intelligentsia radicale antérieure à la révolution ou, tout au moins, celle des années 1920.

Chez leurs continuateurs, il ne s'agissait pas simplement de reconstruire plus complètement « notre tradition » progressiste et révolutionnaire, mais de couper court à la glorification jdanovienne, étriquée et formelle, des « démocrates révolutionnaires », propre au tournant des années 1940-1950. Le très observateur Viktor Chklovski, déjà âgé, remarqua que les œuvres d'Alexandre Herzen restaient sans trouver preneur sur les rayonnages des librairies soviétiques – conséquence déplorable du culte jadis imposé. D'un côté, le « nihilisme » proprement dit de l'époque de Bazarov était perçu dans le contexte idéologique soviétique des années 1960 comme une part de l'héritage général légué par les « démocrates révolutionnaires », sans que l'accent soit mis sur un aspect particulier, et sans aucune prise de distance idéologique ou esthétique, comme ce sera le cas pour les modernistes (d'Akim Volynski à Vladimir Nabokov). De l'autre, le concept de nihilisme avait commencé à se remplir d'un contenu nouveau et actuel, il faisait siens les débats occidentaux autour de Friedrich Nietzsche et Martin Heidegger. Piama Gaïdenko publiait un article détaillé dans le quatrième tome de l'*Encyclopédie philosophique*, consacré au nihilisme dans la « philosophie bourgeoise », où, à la suite d'Oswald Spengler, elle relevait la présence d'une étape sociologique dans la compréhension du nihilisme⁷. Les frontières du phénomène étaient notablement repoussées. Ainsi, en 1967, Grigori Pomerants, ancien « prisonnier politique » des camps staliniens, consacra sa thèse au « nihilisme religieux » de l'Orient et à divers exemples de sa réception en Occident⁸.

7. Piama Gajdenko, « Nigilizm » [Nihilisme], in *Filosofskaja ènciklopedija v 5 t.* [Encyclopédie philosophique en 5 volumes], M., Sovetskaja ènciklopedija, 1967, t. 4, p. 64-66.

8. Grigorij Pomeranc, *Nekotorye tečénija vostočnogo religioznogo nigilizma* [Quelques courants du nihilisme religieux de l'Orient], Kharkov, Prava čeloveka, 2015.

À la fin des années 1960, Alexandre Kondratovitch note dans son journal les obstacles tout à fait actuels qui empêchent d'aborder les idées excessivement radicales du temps des grandes réformes :

On tourne autour de l'article d'Alexandre Volodine « Testament d'un nihiliste » et de l'article de Dmitri Pissarev lui-même. Pourquoi, demande-t-on, Volodine traite-t-il du problème de la révolution, il aurait pu parler d'autre chose à propos de Pissarev. Bien sûr, mais pourquoi non plus ne pas en parler ? D'autant que l'auteur en arrive à l'idée de Lénine sur la nécessité d'une révolution et fait de Pissarev l'un de ses émules, le montrant comme l'un des précurseurs du marxisme en Russie⁹.

Alexandre Volodine, spécialiste de la pensée russe au XIX^e siècle, l'un des rédacteurs de l'*Encyclopédie philosophique*, appartenait manifestement au camp progressiste, mais même le fait qu'il ait travaillé à l'Académie des Sciences de la société, affiliée au parti, ne préserva pas son article d'une refonte complète :

On peut publier l'article de Pissarev, mais dans une revue spécialisée en critique littéraire, non dans *Novyi Mir*. À l'heure actuelle, c'est la mode en Occident de dire que le marxisme est devenu une religion, et Pissarev, lui, dit justement que les dogmes religieux sont dépassés, etc. Nos étudiants peuvent s'y méprendre et mettre cela en relation avec l'anti-marxisme [...]. À l'heure actuelle, quand le monde entier résonne de l'auto-immolation par le feu de l'étudiant Jan Palach, quand les étudiants élèvent la voix en Italie, en France, et qu'en Espagne, on a même été conduit à instaurer l'état d'urgence, nos collègues sont inquiets pour leurs étudiants¹⁰.

Finalement, l'article de Volodine fut publié sans les passages sur Pissarev, dans une version soigneusement édulcorée et avec un titre parfaitement neutre¹¹. Les idées de Pissarev et des premiers populistes étaient-elles en consonance avec la rébellion des jeunes à cette époque, ou était-ce simplement l'habitude des censeurs soviétiques : ne pas prendre le moindre risque ? Il semble bien pourtant que cette peur

9. Alexandre Kondratovič, *Novomirskij dnevnik* [Journal de *Novyi Mir*], M., Sovetskij pisatel', 1991, p. 351.

10. *Ibid.*, p. 359-360.

11. A. Volodin, « Raskol'nikov i Karakozov (K tvorčeskoj istorii stat'i D. Pisareva "Bor'ba za žizn") » [Raskolnikov et Karakozov (Pour une histoire créative de l'article de D. Pissarev, « La lutte pour la vie »)], *Novyi Mir*, 11, 1969, p. 212-231.

n'était pas fortuite. Les critiques et censeurs soviétiques « conservateurs » ne se contentaient pas de répéter, à un niveau typologique et inconscient, ce que disaient les auteurs anti-nihilistes des années 1860-1880. À cette époque justement, Boris Soutchkov, directeur de l'IMLI (Institut des littératures mondiales) à l'aube du bréjnévisme, qui ne travaillait pas sur la littérature russe et avait habilement su mettre à la portée du lecteur soviétique des modernistes presque interdits (tels Franz Kafka), réhabilita publiquement et porta en triomphe l'auteur des *Démon*s pour sa critique prémonitoire des tendances « pseudo-révolutionnaires » modernes¹².

La contestation étudiante, dans les années 1968 et 1969, fit passer les débats sur le nihilisme, jusque-là confinés à des allusions historiques ou philosophiques, sur le terrain de l'actualité. La première moitié des années 1970 en URSS, après la liquidation de l'ancien *Novyj Mir*, vit la parution de deux livres qui devaient pour les vingt années suivantes être les études de référence sur ces sujets. Le premier, *Le nihilisme et les nihilistes* (1972), était dû à la plume d'Avraam Izraéliévitch Novikov, professeur à l'Institut de la culture à Leningrad qui avait combattu en première ligne pendant la guerre, et le second, *L'Esthétique du nihilisme* (1975), à celle de Iouri Davydov, qui avait co-édité la traduction russe de la *Phénoménologie de l'esprit* de Hegel et qui était un auteur prolifique de travaux sur le jeune Marx, sur l'aliénation et sur l'école de Francfort. L'étude de Novikov, qui se tenait à l'écart des disputes et des publications moscovites, réunissait sous la même enseigne différentes manifestations d'une « vision négative du monde », intégrant aussi bien la décadence du tournant du siècle que les manifestes anarchistes, mais sans les réduire malgré tout à des « tendances révolutionnaires petites-bourgeoises ». La critique de Davydov avait une portée beaucoup plus large : il ne s'attaquait pas seulement aux ultra-populaires Herbert Marcuse, Theodor W. Adorno et Erich Fromm, il soulignait à quel point leurs idées étaient liées à André Breton et aux surréalistes, au dadaïsme et à l'avant-garde révolutionnaire dans son ensemble. Nietzsche se présentait comme une cible commode, parce que l'auteur voyait en lui non un bourgeois

12. Boris Sučkov, « *Velikij russkij pisatel'* », *Dostoëvskij – xudožnik i myslitel'* [« Le grand écrivain russe », Dostoïevski – artiste et penseur], M., Xudožestvennaja literatura, 1972, p. 14.

« destructeur de la raison » (à la manière de Georg Lukács), mais l'inspirateur des décadents, du héros du roman Mikhaïl Artsybachév *Sanine*, et... des terroristes au sens strict, apologistes du « rejet du monde ». Ce faisant, à quel sentiment de plénitude du monde Davydov faisait-il référence en qualité d'idéal positif, lorsqu'il renvoyait de façon routinière et purement formelle, à « l'historisme marxiste » ?

Les mémoires de Davydov, écrits ultérieurement, sont sans équivoque : il s'agit d'attitudes libérales-conservatrices dans le plus large sens du terme, non socialistes ou émancipatrices. Aux yeux de Davydov, les adeptes de l'école de Francfort étaient des nihilistes, destructeurs et doctrinaires, mais aussi héritiers de l'esprit des années 1920 (le parler soviétique permettait de vilipender les membres du PROLETKULT, les trotskistes ou les vulgarisateurs de la RAPP, en désignant, en fait, toute la tradition révolutionnaire en bloc)¹³.

À la fin des années 1970, Davydov co-rédigea avec la critique littéraire Irina Rodnianskaïa un livre sur la sociologie de la contre-culture¹⁴. Aux lecteurs soviétiques, cette étude, tout comme la « critique de la philosophie/culture bourgeoise » offrit plutôt le moyen de faire connaissance avec le fruit défendu, mais ce que Davydov lui-même et sa collaboratrice critiquaient leur apparaissait tout à fait sérieusement comme du « nihilisme », bien qu'ils aient autant que possible évité de singer le discours imposé.

Irina Rodnianskaïa ainsi que la philosophe Renata Galtseva et philosophe et traducteur de Heidegger Vladimir Bibikhine faisaient partie d'un cénacle bien spécifique, propre à la fin de l'ère soviétique, qui comprenait des auteurs moscovites de tendance chrétienne libérale (dont étaient très proches Sergueï Avérintsev et la traductrice de Chesterton, Natalia Trauberg), prenant leurs distances aussi bien par rap-

13. Jurij Davydov, « Dux mirovoj togda osel v èstetike » [L'esprit du monde s'est alors installé en esthétique], in *Rossijskaja sociologija šestidesjatyx godov v vospominanijax i dokumentax* [La sociologie russe des années 1960 dans les mémoires et documents], SPb., Russkij xristianskij gumanitarnyj institut, 1999, p. 382-403.

14. Ju. Davydov & I. Rodnianskaja, *Sociologija kontrkul'tury. Infanzilizm kak tip mirosozercanija i social'naja bolez'n': [Kritičeskij analiz]* [La sociologie de la contre-culture. L'infantilisme comme type de vision du monde et la maladie sociale. [Une analyse critique]], M., Nauka, 1980.

port à des écrivains de « l'enracinement¹⁵ » comme Kojinov et Païevski, avec l'antisémitisme qui leur était propre, que par rapport à Lakchine et au groupe de *Novyj Mir*, héritiers de Nikolaï Dobrolioubov et partisans d'un « socialisme à visage humain ».

Dès le premier livre de Berdiaev que j'eus l'occasion de lire (c'était *L'Esprit de Dostoïevski*), dès le premier article d'Avérintsev, dès mes premiers contacts avec Böll et Graham Greene, il fut parfaitement clair que tous les euro-communistes et leurs sympathisants en Russie m'étaient absolument étrangers. Que le problème n'était pas en Staline, mauvais ou non, car Lénine et même Marx, c'était tout un. En quoi un diable bleu se différenciait-il d'un diable vert, cela, en pleine concordance avec les préceptes de Lénine, ne m'intéressait pas. Et je n'étais pas le seul, il s'en trouva plus d'un pour penser la même chose. Je fis la connaissance de Renata Galtseva – elle avait toujours été ainsi, elle ne s'était même pas inscrite au komsomol [Organisation de la Jeunesse communiste du parti communiste de l'URSS, N.d.T.] [...]

Et lorsque Alexandre Grigoriévitch Démentiev, de *Novyj Mir*, s'en prenait à la revue *Molodaja Gvardija* (La garde jeune), qui était effectivement très mauvaise, il le faisait à coups de dogmes internationalistes et de classiques du marxisme. Cela nous répugnait, à moi et mes amis – Avérintsev, Natacha Trauberg, Renata encore elle, Sergueï Botcharov. Nous répétions « la peste soit sur vos deux maisons ».

De sorte que lorsque se manifesta le communisme – ou le socialisme – « à visage humain » et que beaucoup s'y raccrochèrent, nous comprimes aussitôt que ce n'était pas pour nous. C'est alors qu'Alexandre Lebedev écrivit un livre sur Tchaadaïev dans la collection « Vie des hommes remarquables¹⁶ », et mon parrain Iouri Edelshtein, le futur père Georges, prit la peine d'y compter toutes les occurrences du nom Gramsci. Il en trouva plus que pour Tchaadaïev. C'est de cela que nous voulions nous garder¹⁷.

En effet, Alexandre Lebedev, collègue et ami d'Igor Vinogradov (ils avaient été particulièrement proches avant même la période de *Novyj Mir*, au début des années 1960), avait publié presque en même

15. Yitzhak M. Brundy, *Reinventing Russia: Russian Nationalism and the Soviet State, 1953–1991*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1998.

16. Polly Jones, *Revolution Rekindled: The Writers and Readers of Late Soviet Biography*, New York, Oxford University Press, 2019.

17. Irina Rodnjanskaja, *Svoj багаж мы набрали « из-под глыб »* (interv'ju M. Majkovu) [Nous avons rassemblé notre bagage « sous les décombres »] (interview avec M. Maïkov), URL [consultée le 7 juillet 2022] : <https://morebook.ru/interv/item/rodyanskaya-int>.

temps, au milieu des années 1960, un livre sur Tchaadaïev, combien plus célèbre, et un autre sur les *Cahiers de prison* de Gramsci, qui restait pour lui un repère idéologique, et non une « étape intermédiaire » commode sur le chemin des adieux définitifs au marxisme. Rodnianskaïa et Galtseva publiaient surtout dans des éditions assez confidentielles de l'INION¹⁸ (Institut d'information scientifique sur les sciences sociales), – mais également dans des encyclopédies. Leur article sur le nihilisme, publié au début des années 1980 dans la *Petite Encyclopédie littéraire*, marqué par l'esprit du Dégel, devait tôt ou tard tomber sous les yeux d'un critique très influent, ferré en idéologie, et peu enclin à la bienveillance¹⁹. Il s'agit de Félix Kouznetsov, leader de l'organisation moscovite de l'Union des écrivains, qui était, depuis ses années de doctorat, un spécialiste du cercle de Pissarev et des revues dirigées par des roturiers (*raznočincy*). Au début de sa carrière, il n'avait pas été du tout étranger au progressisme des années 1960 (il avait publié un article sur la « quatrième génération » de la nouvelle poésie et de façon générale il avait salué, dans un cycle d'articles insérés dans la revue *Junost'* (Jeunesse), le genre de la « confession » propre à la prose du milieu des années 1960). Au tournant des années 1970 et 1980, Kouznetsov était devenu beaucoup plus conservateur ; il fut infiniment plus circonspect lorsqu'il écrivit à propos des « ruralistes²⁰ », ces écrivains dits patriotes proches du nationalisme russe, et il prit part aux campagnes officielles contre l'almanach *Metropol'*, un recueil composé par des auteurs soviétiques de tendance oppositionnelle et publié à l'étranger. Kouznetsov avait bien compris le message de scepticisme adressé par Galtseva et Rodnianskaïa :

Le vaste article intitulé « Le nihilisme » ne vise pas tant à mettre en valeur la différence de principe entre les deux « versions » du nihilisme, dont l'une, si l'on prend la signification précise de ce terme, n'était pas du tout un nihilisme, qu'à faire l'opération exactement inverse : établir leur unité et leur lien de parenté souvent aux dépens des

18. Dans les années 1970 et 1980, les éditions de l'INION ont fait traduire (ou, plus souvent, résumer) un certain nombre d'ouvrages scientifiques et idéologiques occidentaux importants.

19. Renata Gal'ceva, *Pamjatnoe* [Memorable], M. – SPb., Centr humanitarnyx iniciativ, 2018.

20. Irina Zaretskaïa-Balsente, *Les Intellectuels et la censure en URSS (1965-1985) : De la vérité allégorique à l'érosion du système*, Paris, L'Harmattan, 2001.

faits et du principe de l'historisme concret. Comme l'affirment les auteurs de l'article, « le nihilisme sur le sol européen était placé sous le signe d'un rejet de la civilisation bourgeoise hypocrite et prosaïque, tandis qu'en Russie c'était une forme de contestation idéologique et sociale et d'attaque lancée contre les bases patriarcales et religieuses sur lesquelles se fondait la vie de la communauté ». Ainsi, de quelque côté qu'on se tourne, on a une remise en cause, dans un cas de la bourgeoisie, dans l'autre du servage, mais au fond c'est toujours la même chose : le refus des bases spirituelles sur lesquelles reposait l'existence ! La tendance est bien celle-ci : au final, dégager une constante dans l'appréciation de ce phénomène caractéristique de l'Europe et de la Russie aux XIX^e et XX^e siècles, qui, bien que situé dans la moyenne, n'en est pas moins fort peu agréable, et qui a pour nom nihilisme²¹.

Plus tard, dans une revue à fort tirage, Kouznetsov publia un article paraphrasant en détail et de manière critique l'interprétation de Nietzsche par Heidegger, en s'orientant visiblement sur un article de Vladimir Bibikhine, publié dans une revue de l'INION à tirage « microscopique ». Le Léningradois Novikov ne fut pas non plus épargné, pour avoir « gommé » l'essence de classe du nihilisme destructeur et tenté de faire entrer dans cette catégorie les radicaux russes. Le « pont » de l'idéologie soviétique se proposait, clairement, de démasquer le « nihilisme gauchiste » de l'Occident (là, il était du même bord que Davydov et Rodnianskaïa), mais tout en défendant sans réserve la vision « jdanovienne » de Pissarev, positiviste et soviétique, qui le présentait comme l'un des nôtres, un démocrate révolutionnaire, ne gardant du nihilisme qu'un sobriquet gratuit dont l'auraient affublé Katkov et les « réactionnaires », et qui lui collait à la peau.

Comme cela avait déjà été le cas au début des années 1960, le débat sur la tradition de gauche/populiste et la littérature classique fut, dans la critique littéraire soviétique à l'époque de la « stagnation » une forme de discussion idéologique dissimulée, dans laquelle, si on compte les points en toute objectivité, le point de vue officiel, comme celui de Kouznetsov, perdait visiblement du terrain sous la pression de la polémique entre partisans de « l'enracinement », et progressistes (et

21. Feliks Kuznecov, « “Nigilizm” i nigilizm. O nekotoryx novomodnyx traktovkax tvorčeskogo nasledija Pisareva » [« Nihilisme » et nihilisme. À propos de quelques interprétations à la mode du legs créateur de Pissarev], *Novyj Mir*, 4, 1982, p. 237.

dans le camp de ces derniers Berdiaev devint une autorité combien plus grande que Gramsci). Dès ce moment, Dostoïevski se mit clairement à l'emporter sur Tchernychevski – comme modèle de cette inversion des rôles, on peut prendre les études d'Anatoli Lanchtchikov, un critique littéraire faisant partie des « patriotes », formellement consacrées à l'auteur de *Que faire ?*, où cependant la « vérité du peuple », celle des paysans, se trouvait du côté de la tradition et des usages nationaux, non du côté des Lumières et de l'émancipation²². Pissarev et les hommes des années 1860 restaient les sujets de prédilection d'Alexandre Volodine, qui désormais portait un regard plus large sur les deux principes antithétiques, « créateur » et « destructeur », dans « la généalogie de notre idée », les reliant comme il fallait s'y attendre à Tchernychevski ou Netchaïev²³. Il ne s'agissait pas tant du « nihilisme » en lui-même que de chercher des points de repères pour reconstruire la société soviétique, en regardant consciemment en arrière. Nous citons ici un vaste extrait du journal intime de celui qui devait être dans le futur l'un des plus proches compagnons d'armes de Gorbatchev – Anatoli Tcherniaev (alors collaborateur très haut placé au Département des affaires internationales au Comité central du PCUS). Il écrivait, au printemps 1973 :

Hier encore, je lisais le nouveau roman de Voïnovitch sur Véra Figner. Il est brillant, et son style imite la prose des années 80 du siècle dernier. Il fait très bien entrer dans l'atmosphère de l'époque. Mais sa principale qualité, c'est une philosophie dissimulée. La complexité actuelle du destin de notre révolution (Octobre) est en quelque sorte étendue à l'évolution du mouvement révolutionnaire d'alors : la pure idée, incarnée par Véra et ses amies, qui entre en contact avec une réalité immonde de haut en bas. Mais l'auteur (et c'est en cela que la façon dont il présente cette contradiction n'est pas banale), tout comme le narrateur au nom duquel est fait le récit, est en lui-même profondément ironique (non seulement au sens littéraire, mais également au sens philosophique). Avec un mélange de sympathie et de chagrin, il raille leur impuissance et leur naïveté et, au total, un exploite

22. Anna Razuvalova, *Pisateli-«derevenščiki»: literatura i konservativnaja ideologija 1970-x godov* [Les écrivains-ruralistes : littérature et idéologie conservatrice des années 1970], M., NLO, 2015.

23. Alexandre Volodin, Juri Karjakin & Evgenij Plimak, *Černyševskij ili Nečaev? O podlinnoj i mnimoj revoliucionnosti v osvoboditel'nom dvizenii Rossii 50-60-x godov XIX veka* [D'un révolutionnisme réel et imaginaire dans le mouvement de libération russe des années 1950-1960 du XIX^e siècle], M., Izd.-vo Mysl', 1976.

et un sacrifice privés de sens. En même temps, il vous laisse profondément convaincu que de tels élans, portés par de telles idées, étaient historiquement inéluctables, et... indispensables.

[...] J'en reviens à Véra Figner. Ces dernières années, des sujets tels que le mouvement de la « Liberté du peuple » et en général de « cette époque-là » sont très à la mode : dans les travaux historiques, mais aussi dans la littérature proprement dite, dans les revues, dans le monde de l'édition. Rien que dans le secteur qui me concerne : Sofia Pérovskaja, Bakounine, Kropotkine – dans la collection « Vie des Hommes remarquables » et dans les publications des éditions « Naouka » destinées au grand public. On vient de rééditer Stepniak-Kravtchinski. Dans chaque livraison de *Prometej* il y a obligatoirement quelque chose : dans la dernière sur Kletotchkine (un agent de la « Liberté du peuple » infiltré à la Troisième Section). Dans *Voprosy istorii* (Questions d'histoire), où je suis au comité de rédaction, il y a toujours quelque chose. Et maintenant voilà Voïnovitch, qui a fait son apparition il y a sept ou huit ans à l'horizon de la littérature avec des récits pas du tout orthodoxes et qui vient de publier un livre sur Véra. Et Lebedev (l'auteur du fameux Tchaadaïev) est en train de terminer un livre sur Jéliabov.

Qu'est-ce que cela peut vouloir dire ?

Cela fait manifestement écho à de petites choses que j'ai citées dans *Junost'* : sur Che Guevara. Dans notre vie intellectuelle, il y a un vide.

La soif d'une authentique vie de l'esprit s'alimente à un courant souterrain de la « tradition nationale » plutôt qu'à la vie de tous les jours. En ce moment (parmi la crème de l'intelligentsia) c'est Tocqueville qui est à la mode. La pression de « l'ordre ancien » (presque équivalent à « la nature de l'homme ») se fait sentir non seulement dans la structure et les usages de la pratique politique de l'État, mais aussi dans la vie des idées. Elle trouve différentes expressions. L'une d'elles est bien connue : le néo-slavophilisme, la théorie de l'enracinement, qui va de Soljénitsyne à Solooukhine et au-delà à la Jeune Garde néo-stalinienne. L'autre, c'est le « néo-occidentalisme » auquel *Novyj Mir* a donné le coup d'envoi (surtout Lakchine avec ses brillants articles). À cette tendance-là est venue s'agréger une passion nouvelle pour les populistes ou plutôt pour le mouvement de la « Liberté du peuple ». Il ne s'agit pas seulement d'une attirance pour la pureté idéologique et l'esprit de sacrifice. On y sent confusément un signe [...]. S'il est dit que ce qui attend le pays, c'est un nouveau cycle révolutionnaire

d'ampleur historique, pour le moment il est quelque part dans les années 1860 (par analogie)²⁴.

Et Tcherniaev de rappeler les conversations moscovites après l'attentat manqué contre Brejnev à la fin des années 1960. En appeler aux rebelles de jadis, c'était, à l'époque de la stagnation, une arme à double tranchant. Et Pissarev, dans les années 1970, bien qu'il ait depuis longtemps été compté parmi les saints patrons de la révolution, n'était pas toujours le bienvenu. À l'époque de la stagnation, Félix Kouznetsov n'avait pas été le seul, bien sûr, à écrire sur lui ; dans la collection « Vie des hommes remarquables », son ancien rédacteur, Iouri Korotkov, lui avait consacré un livre ; il était également paru une courte étude de Lébedev sur « Le prolétariat pensant », un article de Pissarev²⁵. Les allusions à la réalité de l'époque entravèrent la parution d'un livre écrit sur Pissarev par Samuel Lourié, un critique léningradois « qui mettait mal à l'aise » (ce qui lui valut même une convocation au KGB)²⁶. Le roman de Iouri Trifonov, *L'Impatience*, dans la collection « Ardents Révolutionnaires », consacré à Andreï Jéliabov, marqua justement, en 1973 (époque où Tcherniaev écrivait son *Journal*) ce point de « suspens » du projet radical devant l'échec futur et malgré tout impossible à prédire, du socialisme d'État. Alexandre Ianov se retrouva en émigration en 1974, après avoir publié un article sur Herzen (la solidarité affirmée de l'auteur de *Passé et pensées* avec la Pologne était une allusion trop transparente à la Tchécoslovaquie et à 1968)²⁷, et un an plus tard Len Karpinski, Igor Kliamkine et Vladimir Glotov furent exclus de la revue *Molodoj Kommunist* (Le Jeune Communiste) pour avoir mis sur pied l'almanach *Solaris* (qui devait inclure l'étude d'Otto Latsis sur Staline et Boukharine).

24. Anatolij Černjaev, *Dnevnik 1973 goda* [Journaux de 1973]. URL [consultée le 5 mars 2024] : <https://corpus.prozhito.org/notes?date=%221973-01-01%22&diaries=%5B320%5D>.

25. Jurij Korotkov, *Pisarev* [Pissarev], M., Molodaja gvardija, 1976. Alexandre Lebedev, *Mysljaščij proletariat Pisareva: Očerki* [Le prolétariat pensant de Pissarev : un essai], M., Detskaja literatura, 1977.

26. Samuil Lur'e, « Paradoks Černyševskogo » [Le paradoxe de Tchernyševski], in *Id., Takoj sposob ponimat'* [Une manière particulière de comprendre], M., Klass, 2007, p. 262-265.

27. Aleksandr Janov, « Al'ternativa » [Une alternative], *Molodoj kommunist*, 2, 1974, p. 70-77.

L'article de Vinogradov, ancien auteur et collaborateur de *Novyj Mir*, consacré à Pissarev, parut en 1979 dans la revue *Literaturnaja Učëba* (Formation Littéraire), heureusement sans attirer l'attention de gendarmes idéologiques comme Félix Kouznetsov. Cet article commence par faire le constat que les « démocrates révolutionnaires » ne sont plus au premier rang dans les débats contemporains – contrairement à des époques pas si lointaines. L'auteur « se démarque » clairement de l'ancien héritage du Dégel et de la tradition feuerbachienne consistant à affirmer des valeurs « bien de ce monde », à la mesure humaine. En même temps, Vinogradov montrait à quel point l'orientation « anti-esthétique » de la pensée était profondément ancrée dans la tradition russe du XIX^e siècle.

La croisade de la morale contre l'esthétique, lancée par Biéliniski et Tchernychevski, Pissarev et Tolstoï, n'était pas du tout l'expression de quelques contradictions purement subjectives dans leur vision du monde, qui n'auraient pas trouvé de réponse adéquate. C'était le résultat d'une constatation franche et amère : au sein même de la réalité objective, nous sommes sans cesse confrontés à un phénomène paradoxal, mais hélas indubitable : la coexistence sous un seul et même ciel, de la beauté et du mal, coexistence à laquelle ne peut ni ne doit se résoudre le sentiment moral de l'homme²⁸.

Au plus fort de la pérestroïka fut publié un livre de Vinogradov sur la dimension intellectuelle et spirituelle de la littérature russe classique. Apparemment, il allait beaucoup plus loin, en ce qui concerne les hommes des années 1860, que son ancien collègue de *Novyj Mir* Iouri Bourtine, dont l'intérêt pour Pissarev et la « critique réelle » ne s'était jamais démenti, et il n'aurait jamais défendu le « bon » Pissarev contre les « mauvais » contestataires devenus à la mode, comme avait tenté de le faire au début des années 1990 Alexandre Volodine²⁹. La référence aux *Jalons*³⁰ était pour Volodine lui aussi un repère essentiel, mais pas de la même façon que pour Davydov, Gaïdenko, Arséni

28. Igor Vinogradov, *Duxovnye iskanija russkoj literatury* [Les recherches spirituelles de la littérature russe], M., 2005. p. 476.

29. A. I. Volodin, « I èto nazyvaetsja nigilizmom? » [Et on appelle cela nihilisme ?], in D. I. Pisarev, *Istoričeskie èskizy. Izbrannye stat'i* [Esquisses historiques. Articles choisis], M., Pravda, 1989, p. 3-10.

30. Nicolas Berdiaev, Serge Boulgakov, Mikhaïl Guershenzon, Alexandre Izgoev, Bohdan Kistiakovski, Piotr Struve & Simon Frank, *Jalons*, trad. de C. Vajou, Paris, Cerf, 2011.

Goulyga ou Rodnianskaïa, avec qui on était déjà dans une nouvelle époque. Quelque sérieux que fût l'intérêt de Vinogradov pour la pensée et la littérature russes, on peut dire que le credo anti-nihiliste formulé par Iouri Davydov dans les années 1980 ne lui fut jamais proche, ni à ce moment, ni plus tard.

Le titre même du livre mentionné plus haut, écrit par Iouri Davydov en 1975, renvoyait manifestement au célèbre article de Sé-mion Frank paru dans les *Jalons*, « L'éthique du nihilisme ». À proprement parler, c'était justement, de façon non déclarée, cet esprit de la révolution ou plutôt celui de l'« anarchisme », de l'individualisme négateur et surtout du « gauchisme », commode pour la critique, qui pouvait fonder, pour les critiques de la fin de l'époque soviétique, le modèle collectif d'un nihilisme qu'ils avaient pris pour cible, et qui constituait un point de convergence entre leurs positions et les orientations générales des officiels soviétiques. S'ils refusaient, au nom de la tradition, de faire l'apologie de Bazarov, c'était en toute honnêteté, mais en même temps conforme à l'atmosphère générale de conformisme, dès lors qu'était retombé l'intérêt pour les révolutionnaires Vera Zassoulitch et Andreï Jéliabov. Comme on l'a montré précédemment, Davydov n'était pas seul dans son anti-nihilisme sincère, non dicté d'en haut (et pourtant, il se serait gardé comme la peste de toute proximité avec Kojinov).

Vers la fin de l'époque de la stagnation, Davydov, spécialiste en histoire de la sociologie allemande, consacra tout un livre à Dostoïevski, à Nietzsche et aux problèmes de la responsabilité morale³¹ (qui fut même critiqué dans *Kommunist*, la principale revue théorique du Parti, parce qu'il avait tendance à niveler l'approche de classe). Vingt ans plus tard, son élève, Alexandre Filippov, exposa assez précisément la démarche de l'auteur, en évoquant aussi les débats qui en Union soviétique, au début des années 1980, tournaient autour de l'individualisme de la Renaissance, en lien avec les idées d'Alexeï Lossev :

Dans l'*Éthique de l'amour...*, les ennemis et les amis sont explicitement nommés : le principal ami, c'est Dostoïevski, le principal ennemi, c'est Nietzsche. En fait, l'auteur visait plus large : lorsqu'il tapait sur Nietzsche, c'était aussi Marx qu'il avait en ligne de mire. Lorsqu'il

31. Jurij Davydov, *Ètika ljubvi i metafizika svoevolija* [L'éthique de l'amour et la métaphysique du vouloir arbitraire], M., Molodaja gvardija, 1989.

tapait sur Nietzsche et Marx, il pensait aussi à l'homme de la Renaissance (ce nom qui « sonne fièrement » selon Gorki). Il tapait sur l'homme de la Renaissance, et en même temps sur l'Occident, avec sa société de consommation, son individualisme, sa contre-culture, son infantilisme. Alors que la littérature russe, elle, depuis Pouchkine (que l'auteur opposait à Sartre et au Camus des premières années), depuis Tolstoï et Dostoïevski jusqu'à Astafiev, Raspoutine et Biélov, proposait une alternative : le potentiel de conduite vertueuse que recèle la morale quotidienne de l'homme simple dans ses règles et ses principes³².

Les positions des adeptes invétérés de l'« historiosophie », proches de Davydov, étaient celles d'auteurs écrivant dans les « grosses revues », dans la mouvance d'Alexandre Panarine et du Soljénitsyne des dernières années, tel que Iouri Kagramanov, auteur d'une brochure sur la philosophie du nihilisme publiée dans les années 1980 par les éditions « Politizdat », ou l'anti-moderne Ksénia Mialo, qui, à la fin des années 1970, se livrait dans la presse soviétique à une attaque virulente contre les « radicaux de gauche » occidentaux³³.

Essayons de conclure. Les fantômes du nihilisme, les batailles livrées contre lui ou les tentatives pour fonder sur sa remise en question une généalogie personnelle ne sont de mon point de vue qu'une part d'un problème plus large et plus fondamental – la réaction (para)-soviétique du conservatisme culturel aux événements de 1968 à Paris (et par ricochet, à Prague). C'était, en fait, la fin de « l'esprit des années 1960 », et du défi axiologique lancé par la gauche, à un moment où les positions des adeptes du « socialisme authentique », l'élite de la classe intellectuelle, étaient manifestement en perte de vitesse, et remplacées par différentes formes d'une vision du monde traditionaliste.

32. Aleksandr Filipov, *V teoretičeskoj sociologii Ju. N. Davydov byl ključevoj figuroj* [Yu. N. Davydov fut une personne clé dans la sociologie théorique]. URL [consultée le 5 mars 2024] : <https://polit.ru/article/2008/08/01/filippov/>.

33. Jurij Kagramanov, *Metamorfozy nигilizma: O «novyx filosofax» i «novyx pravyx»* [Les métamorphoses du nihilisme : à propos des «nouveaux philosophes» et de la « nouvelle droite »], M., Politizdat, 1986. Ksenija Mjalo, *Pod znamenem bunta: Očerki po istorii i psixologii molodežnogo protesta 1950–1970-x godov* [Sous la bannière de la rébellion : essais sur l'histoire et la psychologie des manifestations de jeunes des années 1950-1970], M., Molodaja gvardija, 1985.

Peu à peu – pour autant que les notes prises au jour le jour par Tcherniaev permettent d'en juger – au milieu et dans la seconde moitié des années 1970, ce sont les radicaux héritiers du mouvement « Liberté du peuple » qui se retrouvent au centre des débats et, particulièrement (en lien avec le terrorisme de gauche en Occident), Sergueï Netchaïev, un terroriste qui s'était arrogé le droit d'exercer une justice sommaire. La fierté pour leurs prédécesseurs révoltés, qu'éprouvait d'ailleurs, non pas les officiels, mais plutôt l'intelligentsia, laissait place peu à peu à la déception face aux actes et aux orientations des anciens radicaux. Sur le plan esthétique, vers le milieu des années 1980, Nikolaï Leskov semble bien l'avoir emporté, dans le cœur des lecteurs et des critiques soviétiques, sur Herzen et Tchernychevski.

Et même si après 1968, Nietzsche avait cessé, en Occident et plus généralement dans le monde, d'être l'« épouvantail » de la décadence³⁴, pour ceux qui lisaient les *Jalons* à la fin de la période soviétique, il restait malgré tout (comme en 1904 ou comme, sous un autre signe, en 1964), l'habile sophiste apôtre de la révolte, celui qui scrutait d'un œil impitoyable des valeurs jusque-là universellement reconnues. Ceux que les anciennes philippiques de Iouri Davydov avaient pris pour héros (non seulement Nietzsche, mais les classiques de l'avant-garde, puis les post-modernes à leurs débuts) s'installèrent dans le canon intellectuel russe du début des années 1990 sans les restrictions nécessitées jadis par la censure, avec désormais une génération nouvelle de philosophes tels que Mikhaïl Rykhline et Valéri Podoroga. Les « esprits nihilistes » de l'Occident étaient devenus aussi une composante de la pensée russe à la fin du XX^e siècle, pour autant qu'ils aient été compris comme les porteurs d'un type particulier d'interrogation théorique et non comme une crécelle mettant en garde contre le danger idéologique représenté par le relativisme et le réductionnisme. Sans doute, il y a une logique dans le fait que Félix Kouznetsov, revenant sur ses anciens principes marxistes, se soit rabattu, au XXI^e siècle, sur une réhabilitation des idées de Mikhaïl Cholokhov (tout en continuant formellement à diriger l'édition académique des œuvres de Pissarev), se rapprochant de Katkov et de ses héritiers rouges, tandis que son exact opposé, Samuel Lourié, pouvait malgré tout publier dans son

34. Paolo Stellino, *Nietzsche and Dostoevsky. On the Verge of Nihilism*, Berne, Peter Lang, 2015 ; Shane Weller, *Modernism and nihilism*, Boston – Leiden, Springer, 2010.

intégralité, après le début de la pérestroïka (en 1987 et 2014), son livre Pissarev homme de lettres, jadis interdit³⁵.

À partir des années 1980, le nihilisme avait cessé d'être un simple jalon purement historique relégué sur le bas-côté (symptôme d'une « maladie de croissance » déjà ancienne) – même si c'est ce qu'auraient voulu penser les fervents lecteurs de Sémion Frank. Il redevenait un défi actuel, la marque d'une actualité « dangereuse ». Et il semble bien qu'à ce défi, le conservatisme chrétien libéral soviétique et surtout post-soviétique, dans l'esprit d'Avérintsev ou d'un Sergueï Zalyguine désormais à la tête de *Novyj Mir*, n'ait finalement pas été en mesure de répondre – bien sûr, nous ne pouvons parler qu'en notre propre nom, celui d'un lecteur et d'un observateur partial. Si l'on peut parler d'échec, c'est que, ces dernières décennies, les admirateurs russes et émigrés de Soljénitsyne n'auraient effectivement pas pu se vanter d'une réflexion rationnellement menée, qui aurait été du niveau de Czesław Miłosz, Peter Sloterdijk ou Charles Taylor (auteurs, bien sûr, très différents les uns des autres). Il est possible que le refus du modernisme, chez des auteurs aussi divers qu'Avérintsev ou Davydov, n'ait été que l'écho tardif, souvent rejeté sur le plan esthétique, de l'ancien discours officiel soviétique en vogue dans les études littéraires pendant les années 1960 et 1970. Notons la ligne politique caractéristique et paradoxale suivie au tournant des années 1980 et 1990 par le germaniste Alexandre Mikhaïlov (1938-1995), qui avait donné une analyse très pénétrante du nihilisme, et avait été l'interlocuteur de Iouri Davydov et Sergueï Avérintsev dès les années 1960³⁶. Lui qui avait été sur le fond très proche de la démocratie chrétienne allemande « bourgeoise », se mit à défendre, au moment de la pérestroïka, l'ordre soviétique « de jadis » et le centralisme étatique contre « l'affairisme » et l'américanisme qui se profilaient à l'horizon.

Peut-on dire là aussi, une fois encore, que « la peur voit trop grand » ? Que ce soit pour les idéologues soviétiques « en service commandé » (du type de Kouznetsov, mais non Tcherniaev), ou pour les adversaires para-soviétiques de mai 68 (d'Avérintsev à Iouri

35. S. A. Lur'e, *Literator Pissarev* [Pissarev homme de lettres], L., Sovetskij pisatel', 1987.

36. A. V. Mixajlov, « Iz istorii "nigilizma" » [Extraits d'une histoire du « nihilisme »], in *Id., Obratnyj perevod* [La traduction réciproque], M., Jazyki russkoj kul'tury, 2000, p. 537-627.

Davydov), le Bazarov de jadis était en fait tout aussi inacceptable que des Cohn Bendit ou Godard étrangers, même si c'était à partir de bases très différentes. Mais il semble bien que l'ampleur du danger ait été fortement exagérée (comme chez les critiques russes du nihilisme au XIX^e siècle). Ce n'est pas du tout la « contre-culture », l'auto-anéantissement ou l'esprit de destruction qui se trouvèrent au centre ou à la pointe des bouleversements mondiaux ou tout au moins « occidentaux » survenus dans le dernier tiers du XX^e siècle³⁷. Le rapprochement entre les anciens critiques soviétiques, très avisés, du nihilisme, et les « gourous » du conservatisme occidental (surtout catholiques ou d'orientation religieuse) juste après 1991 était également tout à fait dans l'ordre des choses. Historiens et philologues ne cessent de se référer aux péripéties des années 1860³⁸, et le marqueur de dangerosité attribué à cette notion est essentiellement mis en avant par les représentants de domaines nouveaux de savoir, assez spéciaux, comme la « destructologie ».

En conséquence, sur les trois hypostases du nihilisme dégagées au début de cet article – historique, philosophique et idéologique – dans le contexte des années 1970-1990, la plus marquante a sans doute été la dernière : même des spécialistes en sciences humaines aussi éminents que Mikhaïlov et Avérintsev, lorsqu'ils réfléchissaient sur le nihilisme, en arrivaient à tomber dans le journalisme d'opinion et à constater que toute la vie actuelle traversait « une crise profonde ».

Et pourtant, ces problèmes de « remise en question des valeurs », et ces menaces pesant sur la civilisation et la culture sont sérieux et n'ont rien d'imaginaire. Le nihilisme serait-il leur catalyseur ? Il n'a pu être « dépassé », au cours du nouveau millénaire, par aucun défenseur du « bon vieux temps », qu'il soit soviétique, russe, occidental ou « mondialiste », pour la simple raison que son pouvoir de « trancher les nœuds gordiens » était de nouveau le bienvenu, montrant qu'il avait d'autres propriétés que celle, toute négative, de renverser les vieilles idoles. C'est pourquoi l'histoire multiforme de son existence et

37. Jason Blakely, « Nihilism as Rightwing Political Rhetoric », *Theory & Event*, 22/1, 2019, p. 92-114 ; Wendy Brown, *Nihilistic Times: Thinking with Max Weber*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 2023.

38. Kristian Petrov « “Strike Out, Right and Left!”: a Conceptual-Historical Analysis of 1860s Russian Nihilism and its Notion of Negation », *Studies in East European Thought*, 71/2, 2019, p. 73-97.

de sa réévaluation pendant ces derniers cinquante ans et plus au pays du « socialisme réel » reste instructive, et, on l'espère, intéressante.

Institut d'Études d'Europe de l'Est
Charles Université, Prague

Traduit du russe par Françoise Lesourd